LE CABRÃO

LES TRIBULATIONS DU BOUC

Izequiel Batista de Sousa
En collaboration avec Philippe Boudoul

Éditions ThoT
Roman

Izequiel Batista de Sousa est né à São Tomé en 1953. Au moment de l'indépendance de son pays il a vingt-deux ans et fonde, avec d'autres jeunes, l'Organisation de la jeunesse du mouvement de libération de São Tomé et Principe. Il est membre du Comité de la section théâtrale. Il écrit, met en scène et joue ses pièces très polémiques. Arrêté à la suite d'une représentation particulièrement mouvementée, il ne reste pas longtemps en prison. Il part alors à Lisbonne pour suivre un cursus universitaire plus classique pendant trois ans, tout en continuant à brûler les planches. En 1979, sans guère de bagages, il débarque à Paris où il s'inscrit à la Sorbonne et au Cours Simon. Dix ans plus tard, il se retrouve professeur d'histoire à La Réunion. Il enseigne au collège et à l'université de Saint-Denis. Il publie une thèse de doctorat sur l'histoire de son pays, puis un ouvrage complet sur cette histoire coloniale : *Du Blanc au Noir*, en 2008. Il publie en 2013 *Le Malcriado*, un premier roman autobiographique d'après les souvenirs de son enfance à São Tomé. Avec *Le Cabrão,* il aborde une autre période, de sa vie de jeune adulte à la paternité.

RÊVE AÉRIEN

L'avion de l'armée portugaise m'emporte loin de mon pays natal de merde, terre bénie de mes ancêtres. Il plane, vrombissant vers l'Afrique, terre bénie de mes ancêtres aussi.

Rien à l'horizon.

Curieuse impression d'être suspendu, immobile au-dessus de l'océan Atlantique. Je ne savais pas que le temps pouvait suspendre son vol. Le petit Afro-Portugais que je suis ne connaît pas Lamartine.

Je suis songeur, bien entendu. Calé dans mon fauteuil, je voudrais rêver tranquillement à l'Afrique. Mais voici qu'un souvenir surgit de mon île natale, São Tomé.

Je me revois il y a un an, je m'étais loué comme ouvrier agricole dans la grande propriété coloniale de Ponta Figo. Je bossais dur à la cueillette des cabosses de cacao aux côtés d'« engagés » capverdiens. Un soir, au retour du travail, je m'étais attardé dans les ombres d'un bois tout proche des plantations.

Marchant au hasard, je m'aperçois que je m'égare quand j'entends le bruit frémissant d'une cascade.

J'avance à travers les feuillages, jusqu'au bord de l'eau, et elle est là.

Immense et nue au milieu de la rivière bouillonnante, sûrement une fille d'« engagés » d'un village voisin, je ne la connais pas.

Je la regarde. Jamais je n'ai vu une peau aussi foncée. Elle brille tout entière comme une perle mouillée au soleil. Son sexe est fixé sur moi tel un œil noir.

Œil unique, magnifiquement orné du friselis scintillant de son pubis bouclé.

Je pénètre dans l'onde et me dirige vers la belle qui n'a pas même un geste pour couvrir de ses mains des seins magnifiques au bout desquels vibrent deux gouttes de lumière.

Je m'agenouille devant elle, comme Jésus face à Jean-Baptiste dans l'eau du premier baptême de l'homme.

Je plaque mon visage contre les lèvres ouvertes de son corps, en agrippant des deux mains ses fesses lisses comme du marbre. Je les pétris longuement et j'y enfonce mes ongles. J'aspire goulûment les sucs intimes de cette femme écarquillée dont l'odeur me pénètre par toutes les béances de la figure.

Et lorsque ce corps noya brutalement mon visage, ce fut comme si je me réveillais d'un songe.

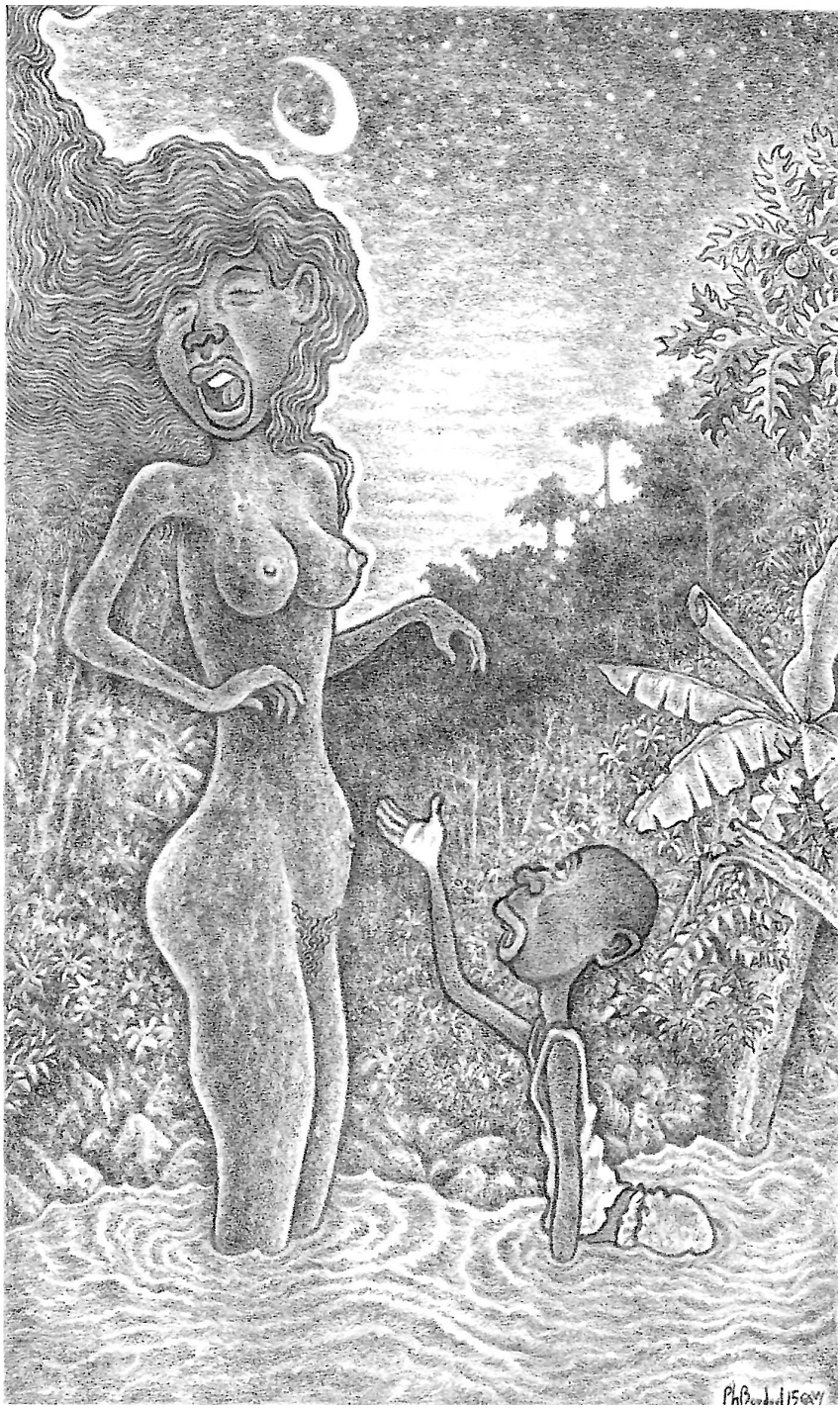
La fille alors me repoussa brusquement et se précipita vers la berge en poussant des hauts cris.

Elle disparut dans les frondaisons, mais j'entendis encore longtemps ses gémissements résonner dans la nuit.

Je ne l'ai jamais revue.

Et moi je suis tout à fait réveillé maintenant ; *Santa Maria de Misericordia*, c'était moi ce gosse de dix-sept ans ? Mais j'ai vingt ans et j'ai les yeux grands ouverts sur ma vie. Comme si cette femme m'avait fait naître une seconde fois en m'éjectant de son corps, et je me sens enfin un homme nouveau.

Fin du rêve.



L'homme nouveau dont vous venez de lire le récit que j'ai fidèlement transcrit pour vous, c'est mon pote Anthony Batista de Sousa. Un camarade d'Afrique. Tous les deux, on s'est envolés à peu près à la même époque.

On a largué les amarres de notre île natale de São Tomé, là-bas en Afrique, au cœur du golfe de Guinée, et on s'est embarqués direct pour le monde des adultes.

À ce moment-là, c'était l'année 1973 et on se préparait à atterrir sur le tarmac de nos vingt ans. Et comme on ne faisait que sauter d'une colonie portugaise à une autre, l'Angola, mon ami s'appelait encore António.

Mon nom à moi ? Il n'a aucune importance. Pas plus que le bled où je niche, ici dans cette île de La Réunion, et où je ne recommencerai à me terrer qu'après avoir définitivement rédigé la somme des souvenirs d'Anthony.

Lourde somme. Dette non réglée. « Ayayaye, c'est la vie monsieur » me répète avec une pertinence résignée mon compatriote en s'obstinant à plaider non coupable tout en criant miséricorde pour le pèlerin fatigué.

São Tomé, Luanda, Lisbonne, Paris, Saint-Denis de La Réunion, en une vie nous n'aurons jamais réussi à boucler notre improbable tour de l'Afrique.

Et nous voici tous les deux dans les rues de Saint-Denis. La foule. Les « Malbaraises » aux longs cheveux d'ébène et aux yeux brillants, les métisses couleur café, toutes les autres, du blanc au noir. Tous ces désirs fugitifs. Toute une vie d'homme.

On en était où, au fait ? Ah oui, l'avion en approche de la zone des turbulences de l'Afrique. Ça va être le moment d'attacher sa ceinture.

Après dix-neuf années vécues sous l'autorité d'un père tyrannique et dans la rancune plus ou moins consciente d'une mère absente, Anthony-António avait décidé de prendre à bras-le-corps l'existence. Il faut dire qu'il s'était déjà pas mal entraîné sur sa jeunesse.

Petit rappel historique pour les analphabètes bacheliers de l'an 2013 : en 1973, l'Empire portugais, après des siècles de gloire poussiéreuse, va bientôt se décider à crever.

D'ici moins d'un an, la dictature du docteur Caetano sera abattue dans l'unanimité générale des colonisés et des colonisateurs.

Avoir vingt ans à une époque pareille, c'est à la fois être très jeune et très vieux. Des siècles d'histoire vermoulue qui s'écroulent sur un nouveau départ.

Mais en août 1973, lorsqu'António débarque en Angola, officiellement pour prendre part à la guerre coloniale, et dans l'armée portugaise qui plus est, il ne songe qu'à ce qu'il laisse derrière lui. Il passe d'une scène à une autre dans son petit théâtre personnel. Mais bientôt, c'est la pièce qui ne sera plus la même, pas seulement le décor.

Ce décor avait pourtant son importance. J'écoute Anthony me le raconter.

LUANDA

Aujourd'hui capitale de l'Angola, Luanda n'était à l'époque que le « chef-lieu » d'une province de l'Empire. Pour moi, c'était mon premier contact avec le continent noir, terre ferme de mon avenir. *Africa, terra mater*. Encore un ventre de femme (plusieurs, j'espère !) Évidemment, ça me travaille depuis longtemps cette envie d'aller goûter le jus des mangues qui mûrissent entre les cuisses des femelles.

Nous étions une dizaine de jeunes Sãotoméens présélectionnés pour un stage dans l'armée de l'air, et nous n'avions beau avoir que fort peu de considération pour les couleurs du colonisateur, le prestige de l'aviation, crois-moi, c'était quelque chose. L'uniforme bleu des chevaliers du ciel nous faisait rêver (et pour les gonzesses, c'était l'idéal).

Le bus de l'armée glisse sur l'Avenida dos Combatentes jusqu'au centre-ville. Comme nous ne sommes pas encore incorporés, on nous dépose devant une *pensão* pompeusement baptisée *Astória*, tout près du *Quinaxi*, le grand marché couvert (aujourd'hui, c'est un super centre commercial).

Je suis resté dans cette pension une quinzaine de jours, le temps d'échouer à mes examens de futur aéronaute et aussi de faire la connaissance d'un jeune Angolais d'une province du Sud.

J'ai d'ailleurs été beaucoup moins traumatisé par mon échec (dû à des défaillances d'ordre sanitaire) que surpris et même désorienté par la confiance que m'accorda d'emblée le jeune Jordão.

Nous partagions la même chambre, et la liberté de ses propos quand nous discutions de l'avenir avait eu de quoi m'étonner et même me rendre suspicieux. La franchise de ton de mon colocataire, son absence même de complexes lorsqu'il me parlait à cœur ouvert me laissa pourtant très vite à penser que le plus maladroit des provocateurs n'aurait jamais pu feindre une sincérité aussi authentique. Il en devenait presque naïf, mais lorsqu'il s'exclamait devant moi à propos de l'arrogance du colonisateur et de l'iniquité de cette guerre qui opposait les mouvements de libération de son pays au pouvoir blanc, je crois que j'en étais soufflé. Et j'ai quand même fini par lui demander s'il ne craignait pas la présence de mouchards vendus à la Police politique et chargés de dépister comme autant de virus les éventuels esprits subversifs au sein même de l'armée.

Parce que moi, la PIDE, la Police internationale de défense de l'État, je savais ce que c'était. Alors je lui ai raconté que huit ans plus tôt, à l'occasion d'un séjour à Lisbonne, j'avais assisté en direct à l'arrestation de mon père et de ma mère par des sbires de ce corps d'élite, qui avaient littéralement mis à sac la chambre où nous logions. Des dizaines de Sãotoméens avaient ainsi été raflés nuitamment et emprisonnés sans aucune forme de procès. Il y avait eu des brutalités, des tortures, car la PIDE n'était rien d'autre qu'une police fasciste, et Jordão le savait bien, même s'il n'en avait pas fait comme moi l'expérience.

Moi, comme tous mes compatriotes, la PIDE, on peut dire que j'avais grandi avec. L'adolescent turbulent que j'étais au retour du Portugal avait très vite appris, sinon la signification des non-dits, du

moins la nécessité qu'il y avait, et pas seulement pour ma pomme, de tenir sa langue dans les bornes de la discrétion la plus élémentaire. Évidemment, l'éducation mouvementée qui était mon lot sous la férule paternelle m'avait grandement entraîné à la vigilance. Même quand mon père était absent, je me préparais toujours moralement à faire face à un imprévu. Prudent, sournois, velléitaire comme tous les Nègres, j'admettais très vite comme une extension naturelle de mon espace moral privé ce sentiment général de méfiance universelle que l'ombre de la Police politique faisait planer sur mes compatriotes. Cette omniprésence d'invisibles mouchards, les *bufos*, planqués derrière chaque massif de bananiers. La cinquième colonne du régime.

On n'en parle pas. On ne les voit pas. On sent ; c'est douteux, aléatoire, c'est invisible et c'est lourd. Pesant.

Concrètement je me rappelle que pendant mes années de lycée, lorsque les portes de Dom João Segundo s'ouvraient sur la fin des cours, mes camarades et moi croisions toujours à une distance respectueuse du pourtant proche quartier blanc. Bien sûr tous les Blancs étaient de la PIDE. Évidemment tous les mulâtres étaient des indics. Ils sentaient la PIDE. Les beaux « chalets » des Blancs (c'est comme ça qu'on appelait leurs dignes résidences aux molosses écumants) sentaient la PIDE. L'eau même de l'océan qui baignait les plages, où les Visages pâles venaient s'assombrir la couenne, puait la PIDE. Pourquoi l'eau de mer, tu me diras ? Tourne un peu la tête vers la droite et regarde du côté du port. Cette baraque insignifiante et muette, à quelque distance des bureaux de la douane, beaucoup plus imposants et animés. Quand on passe devant, on change de trottoir. Une porte anonyme, sans raison sociale et des fenêtres désagréablement silencieuses. C'est là-dedans qu'on emmène les

suspects, dans cette maison solitaire qui s'avance jusqu'à la mer et dont les sous-sols régulièrement submergés par la marée servent, murmure-t-on, à la fois de geôles et de tombeaux lorsqu'on y enferme les malheureux condamnés à la noyade après une lente agonie dans les ténèbres.

Comme tout le monde, je prenais cette histoire au pied de la lettre et avec tous les suppléments dramatiques inévitablement inspirés par la légende noire des argousins de monsieur Salazar, notre dictateur bien-aimé qui pensait très fort à nous au milieu des dorures solennelles de son bureau taciturne, là-bas à Lisbonne.

Mais mon camarade angolais était d'une candeur désarmante lorsqu'il me répondait qu'il ne pensait pas partager sa chambre avec un *bufo*. C'est ainsi que la confiance régna paisiblement entre nous pendant la semaine que nous passâmes ensemble.

Jordão me confia tout aussi naturellement ses projets, lesquels n'étaient pas très différents des miens. Nous voulions réellement intégrer l'armée de l'air portugaise, tout en nous jurant mutuellement de ne jamais participer à aucune opération militaire contre nos frères de la rébellion. Si notre candidature avait été retenue et que nous avions pu entrer dans la prestigieuse *Força Aérea Portuguesa*, c'était le ticket pour Lisbonne et un an de formation à des milliers de kilomètres du front. Avec à la clé un engagement de quatre ans dont ni Jordão ni moi ne nous souciions le moins du monde. Avant un an on aurait largement le temps de prendre nos dispositions et la poudre d'escampette pour filer à l'anglaise vers l'Algérie ou la France.

Il y avait aussi l'option guérilla, apparemment beaucoup plus simple. Quoi de plus direct en effet de passer au Congo, en Zambie ou au Zaïre par des filières clandestines ? Mais la perspective de se retrouver dans un camp d'entraînement des mouvements

d'indépendance pour monter au front trois mois plus tard avec une kalachnikov dans les mains avait de quoi faire réfléchir.

Mieux valait Lisbonne car nous ne nous sentions pas des âmes de foudres de guerre. Et puis les bons exemples ne manquaient pas. Rien que dans mon quartier, à São Tomé, il y avait Mário Duarte, d'un an mon aîné, étudiant en agronomie à l'université de Lisbonne, et qui venait de brûler la politesse à ses professeurs et à l'état-major en se tirant directement en Suisse.

Jordão fut lui aussi recalé. Il repartit pour son bled et je ne revis jamais mon copain. L'échec abrupt de ce garçon intelligent et physiquement plutôt en condition me laissa presque aussi amer que lui. Il me restait encore une semaine avant le verdict définitif des médecins de l'armée, mais je n'y croyais plus. Je repensais à mes laborieuses années d'école et de lycée, et il me semblait bien reconnaître cette barrière invisible que, depuis toujours, les maîtres blancs opposaient aux élèves noirs les mieux intentionnés.

Les jours qui suivirent furent occupés en matinée par autant de tests et visites médicales qui me semblaient de plus en plus vains.

Alors il me restait les après-midi ; j'allais me perdre dans les rues de Luanda, arpentant les splendides avenues de cette immense métropole coloniale aux allures d'un Rio de Janeiro africain. J'avais vécu avec bonheur les vieilles rues de ma chère Lisbonne quand j'avais onze ans, mais je découvrais à présent le prestige ensoleillé d'une cité moderne, presque américaine. Et, comme à Rio, une baie somptueuse avec des plages de rêve inlassablement parcourues par des créatures à vous couper le souffle.

Tout à mes préoccupations, j'étais angoissé par la perspective d'un possible retour à São Tomé dont je ne voulais à aucun prix ; j'étais tout de même captivé. Ces métisses en bikini, ces Noires aux cuisses

d'ébène, toutes ces rondeurs opulentes, ces hanches balancées, cette superbe assurance de femelles heureuses, toutes ces promesses de bonheur envahissaient mes horizons comme un parfum qui suffoque l'esprit. Je me sentais enivré.

Et quand la nuit venait, la fête des sens explosait dans les lumières de la ville, même dans les quartiers les plus pauvres.

Bon, me voilà définitivement recalé, et dans une semaine c'est l'avion pour la maison. Qu'est-ce que je fais ? Je ne veux pas retourner à São Tomé. J'ai encore un toit pour quelques jours, mais pas un rond en poche. Luanda est une grande ville, pleine d'opportunités. Mon père m'a depuis longtemps appris à ne compter que sur moi-même et, en me remuant les fesses, je dois pouvoir me dégoter un boulot histoire de financer mes cours du soir, en plus de ma survie.

Heureusement, *São Tomé n'est plus dans São Tomé, elle est toute où je suis.* J'ai des adresses. Eh ! On se débrouille ! Je n'ai pas tout à fait débarqué sans rien. Rien dans les mains, rien dans les poches, mais quarante kilos de victuailles du pays dans mes bagages, à distribuer aux parents des voisins et aux voisins des amis. De véritables lettres d'introduction ! Avec parfois même de petites sommes d'argent. J'avais tout livré avec une honnêteté scrupuleuse et lorsque je sollicitai de mes compatriotes une aide logistique, je ne fus pas déçu.

Le premier geste de solidarité nationale me vint du *senhor* Barbosa Neto, l'époux de ma cousine Horácia, qui non seulement m'ouvrit les portes de sa maison, mais m'installa dans un des bureaux de l'honorable société Technil, fleuron du marché public des constructions et ouvrages d'art en Angola et à São Tomé.

Pour la première fois de ma vie, j'étais doté d'un véritable travail salarié. J'entends non pas un travail de Nègre, pas un travail de

pioche à me salir les mains, mais un travail de bureau, à comptabiliser, à faire des rapports, assis sur mon cul.

Grande société la Technil, gros pourcentages, grosses machines. Gros Blancs et petits Noirs. Belle écurie pleine de pur-sang à moteur. Et gouvernée par ces êtres supérieurs au milieu desquels je me sentais comme Gulliver chez les Houyhnhnms, ces chevaux surdoués imaginés par Swift. Je découvrais grâce à eux cette grande conquête de la civilisation moderne : les migrations pendulaires. Le petit Sãotoméen que j'avais été connaissait déjà Lisbonne. Dix ans plus tôt, j'avais traîné mes galoches dans les rues de notre belle capitale impériale. Mais la vraie culture blanche, à l'américaine, celle qui déteint si bien sur le reste de la planète, c'est à Luanda en Afrique noire que je l'ai vécue pour la première fois.

Donc tous les matins, pendant deux ans, je me dépêchais de prendre mon bus en compagnie de mes frères Yahoos, je veux dire Noirs évidemment, pour aller au boulot après le dodo. Cinquante kilomètres de bitume car, comme mon São Tomé natal, l'Angola de papa était très bien goudronné. Direction *Technil City*, c'est-à-dire Quaquako, un petit bled de la lointaine banlieue de Luanda.

C'est là que se trouvait le haras principal de la prestigieuse firme. Quand on arrivait, c'était comme si on débarquait dans un camp retranché. Trente hectares de bureaux et de hangars soigneusement clôturés, barbelés, avec deux chevaux de frise armés jusqu'aux dents à l'entrée. Chacun ensuite est dirigé vers son affectation sous les hurlements de la sirène. Bienvenue en 1984. Winston Smith se rend calmement à son bureau du Miniver. Enfin je m'installe devant la petite table de bois, avec deux tiroirs, plus une petite caisse enregistreuse avec laquelle je comptabilise tout le long de la journée les

entrées et les retraits de matériel de la Technil. En bref, je faisais le magasinier. Pas compliqué, mais plutôt chiant. J'en profitais pour potasser mes cours. Je restais un étudiant.

J'étais placé sous l'autorité débonnaire d'un vieux bourrin blanchi sous harnais de la Technil et qui exerçait sa fonction approximative de chef de bureau dans notre magasin. Titre bien pompeux pour le brave Rodrigues, un vrai cheval de retour qui avait été attelé aux poids lourds de la société, avant de se voir relégué dans ce box pour bons et loyaux services.

Nous étions deux gratte-papiers écrivains nègres, sous ses ordres en quelque sorte. Valentin et moi, nous l'aimions bien ce vieux canasson-là. Il ne nous a jamais adressé un hennissement plus haut que l'autre.

Entre les bus et les sirènes, il y avait un grand moment, c'était la pause de midi. Parfaitement « pendulé », comme un bon Yahoo que j'étais, je profitais du va-et-vient des camionneurs pour rentrer déjeuner à Luanda.

Alors les Blancs dans la cabine, et nous autres cramponnés aux ridelles, on était partis pour une folle équipée, mes amis. Le jeune trotteur qui tenait le bout de bois aurait passé haut la main son diplôme de s'en-fout-la-mort dans les pires embarras d'Abidjan. D'ailleurs, on l'avait couramment surnommé Crazy Horse. Avec ce taré qui avait le mors aux dents, on était embringués à quatre-vingts à l'heure de moyenne entre onze et treize heures, Quaquako-Luanda, Luanda-Quaquako. Fallait vraiment qu'on soit cons quand j'y pense. Et y'en avait qui étaient encore plus forts que lui dans ce pays déjà en guerre. Ceux qui allaient galoper au loin dans la brousse. Des vrais étalons, ils quittaient leur paddock à la première heure et bouclaient leur circuit jusqu'aux localités les plus éloignées, renversant les

Négresses entre deux livraisons. L'odeur des répugnantes femelles Yahoos ne gênait nos maîtres qu'une fois qu'ils avaient eu leur picotin. Toujours armés. Certains ne revenaient pas, victimes du devoir et de la férocité d'une espèce particulière de Yahoos qui se complaisaient à se vautrer dans l'ordure des animaux de la savane, dont ils ne se détournaient que pour agresser de la façon la plus lâche les malheureux Houyhnhnms qui avaient la malchance de passer à proximité de leurs ignobles tanières.

C'est ce qui expliquait le légitime ressentiment de nos maîtres quand ils rentraient à bon port après avoir risqué leur vie pour apporter les bienfaits de la civilisation aux régions les plus déshéritées de leur Empire.

Nous autres les macaques Yahoos, confondus de dévotion, étions aux petits soins pour eux lorsque nous nous appliquions, du mieux que notre maladresse native nous le permettait, à les bouchonner. J'étais personnellement chargé de confectionner les tampons de paille ou de foin avec lesquels nous frottions le poil de nos héros pour en sécher la sueur et activer la circulation de leur noble sang.

C'était chaque fois pour moi la meilleure occasion d'apprécier avec humilité la sagesse, le raffinement, la distinction et les nuances infinies de leurs jugements sur la race lamentable à laquelle j'avais la honte d'appartenir. Mais j'étais surtout pénétré de reconnaissance et d'affection respectueuse pour la bonté avec laquelle ils m'instruisaient de la dure réalité de mes imperfections et du remords naturel que je devais ressentir au contact d'une engeance aussi admirable. Quand je pensais à ma famille et à mes amis, à mes compatriotes sãotoméens en général, je les regardais tels qu'ils étaient : à peine plus civilisés que les Angolais, mais pétris de vices où je voyais les Yahoos de la brousse se rouler avec délice.